Homélie pour la messe de funérailles de Jean Belloy

Eglise Saint Médard de La Neuville Roy – 8 juin 2017

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Frères et sœurs, chers amis,

Il ne faut pas nous tromper sur le sens de l’Évangile que nous venons d’entendre. Vous le savez, ce texte est couramment appelé « Les Béatitudes » parce que Jésus y proclame ou semble y proclamer heureux, bienheureux, ceux qui sont plongés dans le malheur, ceux qui l’affrontent avec courage, cherchant à être, dans ce monde difficile, d’incompréhensions, d’injustices, de violence, de haine, des artisans paisibles de justice de paix et de bonheur. Oui il ne faut pas nous tromper. Jésus ne dit pas que ceux qui sont malheureux sont en réalité heureux. Il ne déclare pas que ce qu’est noir est en fait blanc, comme si le malheur, la misère, les larmes ou la faim devaient désormais s’appeler le « bonheur ».

Jésus n’offre pas une consolation vulgaire, au rabais. Il ne sacralise pas la misère ou la souffrance. Il ne dit pas que le malheur est la condition du bonheur, un préalable à la béatitude.

Non le mal, le malheur existent et il faut les combattre coûte que coûte, et la mort qui détruit et emporte est implacable, douloureuse et définitive. Et cela il nous faut l’assumer, le supporter, même si l’œuvre de la mort nous saisit et nous marque très profondément dans la chair.

Assumer, traverser, mais pour aller plus loin…

Je pense au petit matin du premier jour de la semaine, après la mort de Jésus. Trois femmes se rendent au tombeau pour y honorer le corps de Jésus. L’avant-veille elles avaient suivi Joseph d’Arimathie pour voir précisément où il avait déposé le corps de Jésus. Elles avaient vu le jardin, le tombeau et la pierre que Joseph avait roulée pour fermer le tombeau.

Et c’était fini ; ce fut le silence, le chagrin, la solitude.

Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés !

Ce corps hier si présent, avec le regard, la voix, les gestes, le sourire…. aujourd’hui arraché. Ce corps hier si souffrant, si démuni… aujourd’hui enlevé. Cette vie interrompue. Un grand silence, une grande solitude. Et Dieu lui-même qui se repose comme au 7ème jour de la création, comme ce jour où Jésus dormait dans la barque alors que les disciples affrontaient la tempête. Alors ils le réveillent, et lui disent : « Nous périssons, cela ne te fait rien ? ».

Les femmes, de grand matin, affrontent la tempête de leur cœur. « Qui nous roulera la pierre ? » Elle est trop grande, trop lourde à porter, à rouler. Elle est là en travers de la gorge, ou dans le ventre… cette pierre !

Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux !

Ces femmes au tombeau bravent la tempête au matin de Pâque et elles nous représentent bien lorsque nous sommes affrontés à l’épreuve. Elles représentent bien, d’une certaine manière, ce que, vous aussi, vous avez affronté, ce que vous devez affronter, vous, Catherine, vos enfants et petits-enfants.

Toute épreuve est un lieu où se combattent en quelque sorte la vie et la mort. Et nous sommes invités à affronter cette cruelle situation : nous sommes bien des vivants ; en même temps, cette vie est fragile et nous sommes mortels. Comment rester vivant dans l’épreuve, dans le combat ? Comment passer l’épreuve ? Ce fut la Pâque du Seigneur : nous l’avons célébrée durant cinquante jours de Pâques à Pentecôte, en Église. Ce fut la pâque de Jean qui nous émeut si fort et autour de laquelle nous sommes réunis. C’est votre pâque, c’est notre pâque : ne pas demeurer dans les impasses ; malgré l’épreuve, malgré la mort, que nous soyons des vivants.

Toute épreuve est aussi épreuve de la relation, de nos relations : à Dieu, aux autres, à nous-mêmes. Ce sont les relations qui comptent, qui aident à vivre, à traverser les épreuves… dans notre monde, notre société, nos familles, nos communautés. Je n’ai pas beaucoup connu Jean Belloy au quotidien. Nous avons tous nos qualités et nos défauts. Mais sa sensibilité, sa délicatesse, son attention nous ont tous marqués et ce sont des dons précieux pour que triomphe la vie sur les forces des ténèbres et de la mort.

Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu !

Cette délicatesse, cette discrétion, elles caractérisent aussi notre Dieu. C’est pourquoi toute épreuve humaine est aussi épreuve de la foi. La foi n’est pas un ensemble de croyances utilisables pour être puissants ou pour dominer, pour vaincre le mal. La foi est relation à un Dieu mystérieux, lui-même « relation », qui parle par son silence, qui aime sans retenir, qui guide sans imposer, qui est présence par son étonnant retrait, comme un père…

L’épreuve conduit la foi, la confiance et la joie « dans un autre lieu de soi-même et sous une autre forme » disait Soeur Marie de la Trinité, Paule de Mulatier, tante Paule, lorsqu’elle relisait, après l’avoir traversée, son épreuve de Job.

La foi n’a pas besoin d’être grande, n’a pas besoin d’être forte, pour être puissante : une petite graine suffit pour rouler les pierres, pour ouvrir les portes, pour que, sous les cendres de l’épreuve, rougeoient les braises de la paix de l’action de grâce et du bonheur.

C’est cela que nous célébrons dans cette messe. Ces relations, brisées par la mort de Jean qui nous brise le cœur, nous saurons les rendre vivantes différemment et aller de l’avant plus loin, fidèles à Dieu, fidèles à l’esprit qui animait Jean Belloy.

Nous remettons Jean entre les mains de Dieu, avec son frère Marc, pour que, selon son désir le plus profond, le Seigneur Jésus lui désigne sa place « dans le sein du Père ».

Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, op